

**SERRADO ROMUALD**

**LE VERRE ROUGE**



Romuald Serrado

Le Verre rouge

© Romuald Serrado, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9881-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Œuvre de fiction.*

*Les personnages, lieux et événements décrits sont imaginaires.*

*Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou disparues,  
serait purement fortuite.*

*« L'obéissance ne suffit pas. Comment, s'il ne souffre pas,  
peut-on être certain qu'il obéit, non à sa volonté, mais à la vôtre ?  
Le pouvoir est d'infliger des souffrances et des humiliations.  
Le pouvoir est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble  
ensuite sous de nouvelles formes que l'on a choisies. »*

**George Orwell, 1984 (1949).**

## PROLOGUE

*Vendredi 21 novembre, 7h50*

Maya a trente ans aujourd'hui. Personne autour d'elle ne le sait, et même s'ils le savaient, cela n'y changerait rien. Pas de fête, pas de gâteau, pas de bougie. L'heure n'est pas aux célébrations, mais à la tâche. Chaque geste compte, chaque regard reste neutre, chaque pas demeure silencieux.

Sur ce paquebot français qui sillonne les Caraïbes – mais embarque à Miami, pour des raisons logistiques – le luxe scintillant des cabines ne pardonne aucun écart.

Ce tout premier jour de croisière, ce jour où tout commence, est un test permanent : pour elle, pour les passagers, pour l'équipage entier.

Elle se concentre, fixe uniquement ce qu'elle doit faire : nettoyer cette flaque nauséuse de vomi qui souille le sol.

Le bateau est encore à quai. Les passagers n'ont pas franchi le ponton, ce souvenir disgracieux ne peut donc venir que d'un membre d'équipage. Mais cela n'a aucune importance : elle doit le faire disparaître. Impossible de différencier ce qui vient d'un client ou d'un collègue. Interdit, inconcevable.

Les genoux au sol, impeccable dans sa tenue bleu ciel, elle frotte avec un chiffon humide, ramollissant la substance qui colle, s'étale, s'incruste par endroits. Maya sent sous ses doigts la texture gluante, le frottement du bois ciré, l'odeur âcre qui pique le nez. Ses mouvements sont mécaniques, précis, appris depuis toujours. Aucune émotion visible. Aucune trace de dégoût.

Chaque geste réveille l'aigreur de sa fatigue. La matière lui résiste parfois, s'accroche, s'étire comme pour laisser sa marque dans sa mémoire.

Elle en a nettoyé des dizaines, des centaines, depuis qu'elle travaille sur ce bateau de luxe.

Ramasser la merde des autres. Toujours.

Depuis l'enfance, déjà.

Puis pour sa famille.

Puis ici.

Comme un cercle sans fin.

Elle est née sur une petite île du nord de Dinagat, un village côtier oublié, accessible seulement par barque. Son père, pêcheur taillé par la mer, taciturne, aux mains calleuses. Sa mère, vendeuse de fruits et coquillages, douce mais usée par le sel et le soleil.

De cette enfance, elle garde les rituels, les croyances, les prières qu'elle murmure encore pour apaiser la mer avant chaque départ, lèvres tremblantes, mots anciens que seul l'océan semble entendre.

Elle garde de son île autant de nostalgie que de honte : un paradis pauvre, qu'elle fuit encore.

La mission sur le bateau est claire. Son règlement aussi.

Elle n'a jamais à parler aux voyageurs et cela lui convient parfaitement : ils incarnent tout ce qu'elle exècre. Mais elle a besoin d'argent pour sa famille, et travailler ici, nourrie et logée, est une bénédiction. Alors elle ravale son dégoût, s'efface, fait ce qu'on lui demande.

Recevoir des ordres d'Amihan, même si elle la déteste, vaut toujours mieux que d'obéir aux caprices de vacanciers.

Amihan – « Vent du nord-est », un prénom qui porte courage, instinct et direction – ne l’aime pas. Plus âgée d’une génération, elle vient de la même île. Elle aurait pu devenir la belle-mère de Maya : Tasio, son père, avait choisi une autre femme. Depuis, Amihan rumine.

Le statut de cheffe d’équipe, sur un bateau confiné au milieu de l’océan, est pour elle une revanche parfaite.

Pas de chance : pour cette nouvelle rotation de dix jours, Maya tombe précisément sur celle qui la hait sans raison valable.

Amihan veille à chaque geste, prête à souligner la moindre faute.

Maya sait tout cela : la rancœur, les années, les humiliations silencieuses.

Mais elle n’a pas d’autre choix que d’obéir.

Elle ignore les remarques, les ordres injustes, les appels en pleine nuit qui la tirent du sommeil bercé par le roulis.

Chaque soir, elle prie les anito, les esprits de la mer. Dans un tagalog teinté de bisaya, parfois cassé, elle susurre des louanges anciennes.

Mais dans sa tête, l’image d’Amihan basculant par-dessus la rambarde, happée par les vagues puis par les profondeurs, la soulage parfois.

Juste une seconde.

Elle s’en veut, puis recommence.

Quand elle termine enfin de nettoyer, le chiffon dégoulinant entre les doigts, la pièce est impeccable.

Le vomi n’est qu’un souvenir, remplacé par l’odeur neutre du bois ciré.

Sur son visage : calme.

Dans ses yeux : une lueur froide, calculatrice.

Elle sait se rendre invisible aux passagers.

Mais invisible ne veut pas dire impuissante.

Maya fait tout pour ignorer les autres équipes : rester dans son coin, silencieuse, efficace. Parler, c'est risquer les histoires. Et dans dix jours, tous seront répartis sur d'autres navires de la flotte FranceCroisièreDeluxe.

À quoi bon tisser des liens inutiles ?

Sur le FCD Trident, Maya et ses vingt femmes couvrent uniquement le pont des cabines premium : suites luxueuses, zones réservées, espaces VIP, couloirs cirés où la moindre trace doit disparaître.

Le reste du navire, avec ses milliers de cabines standards, appartient à d'autres équipes. Maya ne s'occupe que de son secteur. Et cela lui va.

Le port s'agite autour d'elle : camions, grues, ordres lancés, mouettes criardes. Les passagers n'embarquent qu'en fin d'après-midi, mais l'atmosphère est déjà électrique.

Les tensions naissent partout.

Les erreurs se paient cher.

Une jeune femme de l'équipe la regarde, intriguée par son silence. Maya lui rend un sourire à peine esquissé. Pas chaleureux. Pas hostile. Un sourire qui laisse planer le doute.

— Tu as fini si vite ? demande la jeune, tremblante.

— Toujours, répond Maya, ton neutre.

Ses yeux, eux, n'ont rien de neutre.

Elle sait que le silence vaut mieux que la parole.

Elle observe. Note. Analyse.

Les failles de chacune. Les rivalités. Les humiliations.

Tout ce qui pourra lui servir.

Amihan surgit dans la cabine voisine, serviettes sous le bras, visage crispé. Maya la remarque du coin de l'œil, continue à frotter un coin déjà propre. Une goutte de sueur glisse sur sa tempe, non de fatigue, mais d'anticipation.

— Tu pourrais faire attention à tes rangements, dit Amihan, sèche, sans lever les yeux.

— Bien sûr, répond Maya.

Voix douce, presque caressante.

Une douceur dangereuse.

Elle frotte encore, inutilement. Pas pour nettoyer.

Pour montrer qu'elle maîtrise tout.

Dans un miroir terni, elle aperçoit son reflet : pâle, sérieux, yeux brillants d'une intelligence froide.

Un frisson lui parcourt l'échine.

Le pouvoir, elle va apprendre à le prendre.

Ce matin-là, alors que le soleil chauffe la coque et que les projecteurs du port s'éteignent, Maya murmure une prière, les mains encore humides, un sourire étrange aux lèvres :